UN ÉQUIPAGE NEW-YORKAIS.

LES NOUVELLES
des Philippines et du Transvaal.

Tous les regards du monde civilisé sont, à l'heure qu'il est, anxieusement dirigés vers deux points bien différents du globe, où se passent des événements tellement graves que de la tournure qu'ils prendront dépend probablement l'avenir de l'humanité—d'un côté vers les Philippines, l'archipel le plus important peut-être qu'il y ait sur les deux Océans ; de l'autre, l'extrémité méridionale de l'Afrique.

Au fond du Pacifique, les Américains sont aux prises avec les Philippins. Personne ne doute de la victoire finale des premiers et de la défaite définitive des seconds. La conquête même serait achevée, en ce moment, si l'on avait dès les commencements pris hardiment et franchement les mesures nécessaires pour atteindre le but que l'on poursuivait ; mais on a voulu couvrir un dessein de conquête que, à la rigueur, on pouvait avouer, des dehors hypocrites d'une philantropie que l'on n'avait pas dans le cœur. On n'a pas osé entreprendre la grande expédition, dont on sentait cependant la nécessité, et l'on a prolongé ainsi, cruellement, une lutte qui a coûté à l'Union américaine plus d'hommes encore que d'argent, et que l'on ne continue plus que par amour-propre, pour bien prouver au monde que, une fois lancé sur une voie, on ne revient jamais sur ses pas.

Soit, mais il eut mieux valu tout d'abord, jouer franc jeu et déclarer hautement ce que l'on voulait. Il faut que les Philippines appartiennent à quelqu'un, cela est certain, puisqu'elles sont incapables de se gouverner elles-mêmes. Autant vaut, alors, que ce soit aux Etats-Unis qu'à toute autre puissance. D'une façon ou d'une autre, la civilisation ne peut qu'y gagner.

Il n'en est pas de même dans le Sud de l'Afrique. Il y a là, perdus au milieu de populations sauvages, deux ou trois Etats, minuscules, si l'on veut, mais dont les fières et honnêtes populations savent se gouverner elles-mes, et n'ont nullement besoin ni des secours ni de la direction de l'étranger.

Les Boers du Transvaal et de l'Etat Libre d'Orange ont cent fois plus fait pour la civilisation que les Anglais ; ils n'exploitent pas les autres ; ils se contentent de cultiver la terre et de tirer parti des ressources de leur sol. Que ne les laisse-t-on tranquilles chez eux, puisqu'ils ne molestent personne et ne songent ni à faire des conquêtes, ni à créer un Empire africain à l'instar des Anglais ?

Les affaires de la Grande-Bretagne vont assez mal en ce moment, dans ces parages. Les récents engagements de ses soldats avec les Burghers n'ont pas été très heureux ; elle ne se défend qu'en reculant. Cela ressort des dépêches que nous recevons à tout moment et qui n'annoncent rien de bon pour les Anglais, bien qu'elles soient à peu près toutes adultérées, en passant par Londres. Ladysmith a dû succomber, à l'heure qu'il est.

On annonçait, hier, la mort du brave général Joubert, tué dans un engagement. La nouvelle n'est pas confirmée ; mais bien qu'elle soit considérée comme une victoire par les Anglais, nous souhaitons pour eux qu'elle soit fausse, car le général Joubert est un homme d'une immense bon sens, d'une extrême modération dans ses idées, qui cherchait constamment à réprimer les élans, parfois inconsidérés, de ses hommes.

Sa mort ne peut que redoubler leur ardeur et les conduire à des actes dont n'auront probablement pas à se féliciter les fidèles sujets de la Reine Victoria.

Météores à Chicago.

Presse Associée.

Chicago, Illinois, 16 novembre—Trente météores ont été aperçus à l'est juste avant l'aube, ce matin. Plusieurs photographies ont été prises par le professeur Hough, de l'Université du Nord-Ouest.

Trois météores particulièrement brillants ont été aperçus.

Nous invitons toutes les dames à monter quand elles seront fatiguées, se reposer dans nos salons, 1019 rue du Canal. Engagez vous à vous rencontrer là, lorsque vous sortirez. Les jeunes filles qui ont charge de l'établissement vous traiteront poliment et feront tout en leur pouvoir pour vous être agréables.

LE TIR DES BOERS.

Le petit peuple boer, dont on ne parlait point avant 1880, époque de ses premières luttes épiques contre l'Angleterre, et dont on ne parlait presque plus ensuite parce qu'il vivait en paix avec tout le monde, après avoir prouvé qu'il savait défendre son foyer et son indépendance, grâce à l'excellence de son tir—est en train de faire éclater encore, aux yeux de l'univers, la supériorité de ce tir en causant des pertes cruelles, sanglante à l'armée anglaise. C'est que cette poignée d'hommes a comme du sang de Cincinnatus dans les veines, qu'elle sait déposer la charrue pour prendre le fusil à l'appel aux armes, qu'elle veut vivre et mourir libre au milieu des champs qu'elle cultive à la sueur de son front. Aussi ne croyez pas qu'elle néglige le soin de sa défense, qu'elle ne prend pas en temps de paix toutes les précautions voulues pour résister efficacement à l'envahisseur, qu'elle ne fortifie pas ses places, qu'elle ne se familiarise pas tous les jours avec les engins de mort. Mais ils sont rares, les gros du moins, les canons! En revanche, elle possède des fusils en nombre respectable, elle en étudie le mécanisme, les perfectionne sans cesse, devance parfois l'Europe dans ce sens, en fait un infaillible instrument de destruction. Chez elle, on ne manque pas l'ennemi qui se trouve à bonne portée, et les meilleurs tireurs ont l'ordre de réserver leurs balles aux officiers qui sont l'âme de la troupe adverse, tactique qui a coûté la vie au général Symons.

D'ailleurs, si vous doutez de la merveilleuse adresse des Transvaaliens, de leur superbe sûreté de coup d'œil, allez visiter le musée de Durban, où les vaincus de 1880 conservent dix-sept casques d'officiers tués raides à Majuba-Hill ; vous verrez un trou dans la visière de chacun de ces casques !

En effet, lorsque la distance le permet, les Boers visent à la tête ou tirent au cœur. Aussi blessent-ils rarement.... Ils tuent. Mais eux ne se laissent pas facilement tuer. Pourquoi ? Parce qu'ils ne se battent pas à l'instar des nations européennes dont ils sont issus.

Dans leurs conflits, dans leurs combats avec les indigènes—des vrais sauvages qui guerroient à la façon des primitifs, c'est-à-dire en rampant, en avançant, en reculant tour à tour, selon les circonstances, en se dissimulant derrière un mamelon, un rocher, un tronc d'arbre renversé par la foudre, en surgissant soudain de l'un ou de l'autre côté, en s'élançant en avant, en bondissant comme des tigres, à la manière de ces autres sauvages décrits par Fenimore Cooper, et dont les mœurs sont identiques bien que les premiers soient des noirs de l'ancien continent et que les seconds soient des peaux cuivrées du nouveau—dans leurs rencontres, disons-nous, avec ces indigènes, ils avaient compris l'absolue nécessité de se conformer à leur tactique de ruse et d'audace, d'acquérir leur agilité par des exercices violents, et ils ont pleinement atteint leur but. Ils ne se doutaient point alors que ce mode de lutter leur pourrait être utile un jour contre une puissance européenne. Mais tout en s'y exerçant, tout en s'y entraînant sans relâche, ils n'abandonnèrent pas la nouvelle force, la force sans rivale des peuples civilés, le plomb meurtrier, foudroyant. Ils la cultivèrent, au contraire, avec opiniâtreté, avec ardeur, et s'en servirent avec succès non seulement contre leurs adversaires noirs, mais encore contre les antilopes ou autres animaux sauvages qu'ils poursuivaient dans leurs grandes chasses, comme les anciens trappeurs du nouveau monde.

Bref, ils devinrent ainsi des êtres d'une surprenante agilité à muscles d'acier, et des tireurs incomparables, et leur ennemis africains ne purent bientôt plus résister, même en nombre considérable, contre un groupe des leurs. Ainsi, l'on vit quatre cents Boers, défaire en quelques heures quinze mille noirs !

Ils ne combattent donc pas comme les Européens ; ils seraient vite foudroyés, anéantis par les mitrailleuses Maxim : à un signal du généralissime, leurs colonnes se séparent rapidement les unes des autres sous la conduite de leurs chefs respectifs, se déploient en tirailleurs et font un feu continu, s'abritant derrières des accidents de terrain. Alors, les obus, les boulets, les balles pleuvent de leur côté, sillonnent le sol en tous sens, mais ne les atteinent qu'isolément ; puis quand ils jugent l'ennemi décimé en partie, déconcerté, ils se réunissent à un autre commandement et fondent sur lui en faisant une décharge générale.

C'est ainsi qu'ils déjouent les savantes combinaisons des armées britanniques et qu'ils leur infligent de si sanglantes pertes que la reine Victoria n'a pu s'empêcher de s'écrier : "Mon cœur est brisé par toutes ces morts !"

Mais voyez jusqu'où s'étend l'inclination, l'amour du Boer pour le tir et sa volonté de le maintenir dans une phase progressive, puisque c'est à lui qu'il confie ses destinées : il est offert tous les ans, par le ministre de la guerre du Transvaal, un certain nombre de prix aux meilleurs tireurs, et ces récompenses sont disputées dans des stands bien établis, comprenant plusieurs buttes, dont chacune sert d'appui à treize cibles mobiles ou fixes, généralement disposées à trois cents mètres.

En un mot, le tir est non seulement la sauvegarde de l'intrépide Boer, mais son titre de gloire. C'est un devoir pour nous de lui rendre cet hommage.

UN REGARD SUR LE SOUDAN.

Sous ce titre, la «Revue Blanche» publie, de M. Jean Rodes, qui a séjourné longtemps au Soudan, un article dont nous extrayons ce passage relatif à la traite des noirs :

Il y avait naguère deux grands producteurs d'esclaves : Samory et les colonies françaises. La puissance de Samory n'est plus nous restons les seuls maîtres du marché. Le conquérant noir avait besoin de captifs parce qu'il payait, de cette monnaie, aux dioulas les chevaux, la poudre et les armes, et que, par cet appât, il attachait en outre à sa fortune de nombreux guerriers. Nous en avons besoin, nous, pour recruter nos tirailleurs, en excitant leur convoitise. Les promesses qui leur sont faites sont, d'ailleurs, largement tenues, et j'ai vu, moi-même, la cour du poste de Bamako emplie de femmes et d'enfants qui leur avaient été distribués. A la veille du départ de la colonne Sikasso, j'ai entendu les officiers stimuler leurs hommes par cette perspective alléchante et, les paroles ne suffisant pas, ils ont ensuite prêché d'exemple en se servant les premiers. Du reste, c'est ainsi que les choses ont toujours eu lieu : quand, sur les ruines fumantes des cases incendiées, plus une plainte ne s'élève, quand, aux mains des noirs, les baïonnettes françaises ont accompli leur œuvre de carnage, le partage du butin commence. Les scènes qui ont accompagné, l'année dernière, la prise de Sikasso n'ont été que la reproduction de celles qui avaient suivi le sac de Ségou, de Nioro et de tous les villages conquis par nos armes, avec cette aggravation toutefois que, n'imitant pas l'exemple du colonel Archinard, qui avait sauvé du partage des femmes de son adversaire, le colonel Audéoud a laissé à la disposition de ses lieutenants les femmes de l'héroïque Ba Bemba. C'est par centaines, par milliers, que nos colonnes incessantes augmentent ainsi le nombre des esclaves. Que l'on ait édicté des règlements protecteurs de l'esclavage, cela est donc parfaitement logique, c'est la précaution toute naturelle du producteur désirant éviter la dépréciation de sa marchandise.

Hommage à l'armée.

Dans le rapport qui a été présenté à la chambre d'accusation de la haute Cour par le président de cette chambre, il est fort question des espérances que les "conspirateurs" avaient fondées sur le concours de l'armée et de ses chefs. A vrai dire, toutes leurs velléités révolutionnaires reposaient uniquement sur cette hypothèse que les sabres remuaient dans le fourreau, et qu'il se rencontrerait aisément un général, sinon plusieurs généraux, pour les en faire sortir. Hypothèse toute gratuite et pure illusion ! Le général manquait et l'armée ne bougeait pas. On en peut conclure que le "complot" n'était pas fort avancé et qu'il était tout au plus à l'état de très vague ébauche. Ce qui est hors de doute, c'est que l'armée et les chefs de l'armée sont restés absolument étrangers aux projets que l'on prête aux accusés de la haute Cour. Le président de la chambre d'accusation, l'honorable M. Bérenger, s'est plu à le déclarer dans son rapport, de la manière la plus formelle : "C'est une consolation, dit-il, au milieu des tristesses de ces coupables effervescences, de constater que l'armée, en butte, à la fois aux plus cruelles injures comme aux plus ardentes provocations, n'a pas un moment cessé de considérer les unes et les autres comme un égal outrage et de rester impassible dans la loyale fidélité. "Il convient de constater à son honneur que malgré d'actives recherches, aucune défaillance n'a été constatée." Il était bon que cela fût dit une fois pour toutes et par une voix si autorisée. Les adversaires de l'armée comptaient beaucoup sur les "révélations" que l'instruction de la haute Cour ne pouvaient manquer d'ameuer, selon eux. Ils insinuaient même que les membres du gouvernement en savaient long à ce sujet et qu'ils en parlaient à leurs confidents d'un air entendu. La réponse vient d'être faite par le président de la chambre d'accusation. Elle est catégorique et décisive. "Malgré d'actives recherches", on n'a rien trouvé contre l'armée, ni contre un seul de ses chefs. Tout a témoigné, au contraire, de la "loyale fidélité" de ceux-ci et de celle-là. Ni les outrages des uns, ni les provocations des autres n'ont amené une seule défaillance. A défaut d'autres résultats l'instruction de la haute Cour aura eu, du moins, l'avantage de faire éclater cette importante vérité.

Demandez toujours les Purple Trading Stamps, car si vous ne le faites par le marchand croira que vous n'en faites pas une collection et alors ne vous les offrira pas.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

On a tout dit sur Roland Reed. Tous les amateurs de théâtre savent ce qu'il est capable de faire, les ressources comiques dont il dispose et qui lui permettent souvent de surprendre son public et de remporter des succès inattendus.

C'est ainsi qu'il s'est présenté à nous, depuis dimanche. Comme tant d'autres nous avions cru que son nom disparaîtrait de l'affiche, samedi soir ; il n'en est rien. Il doit jouer, dimanche, une de ces pièces dans lesquelles il excelle : "Lend me your Wife". Nous lui prédisons un succès pyramidal.

C'est lundi soir seulement que débute Miss Olga Nethersole, qui nous arrive précédée d'une brillante réputation—ce qui annonce une grande semaine pour le Tulane.

CRESCENT THEATRE.

Au Crescent, "The Sporting Duchess" attire toujours la foule. Dès la première représentation, la pièce avait fait la conquête du public ; elle pourrait être jouée longtemps encore, sans nuire le moins du monde aux recettes, qui sont toujours abondantes, parce que la troupe est bien composée et l'interprète habilement ; mais la direction en a décidé autrement.

Dimanche soir, changement de spectacle ; une excellente comédie, "What Happened to Jones", sera donnée.

GRAND OPERA HOUSE.

"Under the City Lamps" est un mélodrame à grand spectacle, à grands effets de scène, qui vient d'obtenir un superbe succès au Grand Opera House, et qui prouve que la troupe Baldwin-Melville est capable d'interpréter avec éclat ce genre de pièce. Mais ce n'est là, en quelque sorte, qu'une excursion de cette troupe dans un genre de drames qui n'est pas sa spécialité.

Ce qui donne une idée juste de la valeur de la compagnie Baldwin-Melville, c'est la succession immédiate, en trois semaines, de trois comédies-drames de la vie réelle, tels que "The Charity Ball", "The Wife" "Men and Women"

Rien dans ces trois pièces qui tende à surprendre la curiosité du public et à se faire des succès de mauvais aloi. Comme "The Charity Ball", comme "The Wife", la pièce "Men and Women" nous transporte dans le monde de la vie réelle. Ce n'est qu'une étude du cœur humain, et il fallait des artistes comme ceux que nous a amenés, cette saison, M. Grunewald pour se maintenir constamment à la hauteur de ces différents sujets.

La troupe Baldwin-Melville va nous donner, dès dimanche soir, une nouvelle preuve de ce qu'elle sait faire. Un nouveau triomphe pour elle, qui se prépare.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Bézuchet s'entretient avec un ami des événements du Transvaal.

—Ce qui est saisissant dans la débâcle de Ladysmith c'est la panique des mulets, qui ont passé des rangs anglais dans les rangs des Boers.

—Oui, ces animauz auraient dû rester dans leur rôle de neutre.

Dans un salon, une femme d'un certain âge, un peu coquette, minaude.

—On a l'habitude dans ma famille, dit-elle, de me faire un cadeau le jour de l'anniversaire de ma naissance ; je conserve tous ces bibelots, preuve de l'amitié des miens.

—Ça doit commencer à vous encombrer ? observe Taupin.

ENQUETE
Sur la transmission des estimations officielles de la récolte de coton à la Bourse de New York.

Presse Associée—

Washington, 16 novembre—M. Wilson, ministre de l'agriculture, a ouvert une enquête sur la transmission des estimations officielles de la récolte de coton, à la suite des plaintes de la Bourse au coton de New York qui prétend que lesdites estimations ont été communiquées à des maisons particulières avant d'être communiquées à la Bourse.

M. Hyde, surintendant de la section des statistiques, déclare que le sommaire télégraphique de la récolte de coton a été envoyé le 10 novembre, comme d'ordinaire.

Quelques jours après, le département a envoyé un rapport supplémentaire sur l'estimation de la récolte totale. Ce rapport a été envoyé par les deux compagnies de télégraphe. Près de trois heures après, le secrétaire de la Bourse au coton de New York a annoncé qu'il était arrivé à New York. Une des compagnies de télégraphe a annoncé que le rapport avait été immédiatement envoyé à New York, mais que comme l'envoi d'un rapport supplémentaire n'était pas habituel New York avait refusé de le recevoir immédiatement.

Dans cet intervalle, le correspondant d'une agence de nouvelles financières de New York avait eu vent du rapport, et il en avait télégraphié la substance à son agence.

L'autre compagnie prétend que le rapport a été immédiatement transmis à New York.

Les journaux anglais et l'incendie du "Patria".

Presse Associée.

Londres, 16 novembre—Commentant le désastre du Patria les journaux anglais constatent avec enthousiasme aujourd'hui le calme et l'énergie du capitaine et de l'équipage du vapeur. Ils disent que la noble énergie de ces Américains et de ces Allemands sera hautement louée par tous les Anglais.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1899.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

Charles Gayarré et ses œuvres.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1900 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

63. Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIÈME PARTIE.

III

ANDRÉ VIVRA.

Suite.

—C'est le chef, ma bonne dame, répliqua résolument Victor, soutenu par l'influence, qu'exerçait sur son esprit l'air important du concierge.

—Ah ! vous avez sans doute une permission spéciale ?

—Oui, madame, répondit Thérèse à son tour sans que sa voix eût une nuance d'hésitation.

—Et qu'est-ce que vous voulez ?

—Savoir si André Ledoux est encore vivant.... si on peut le voir.

—Ledoux.... attendez donc, c'est le 25, je crois.

Oui, oui, c'est bien ça, un jeune homme, un blessé, repartit l'infirmière après un instant de réflexion.

Et considérant attentivement ses interlocuteurs, elle ajouta :

—Vous êtes ses parents, sans doute ?

—Oui, madame.

—Eh bien, rassurez-vous, il n'est pas mort !....

Par exemple, il ne s'en est pas fallu de beaucoup, mais je pense qu'à présent il est hors de danger.

M. Le Pallu est venu lui-même, hier soir, pour le voir ; et aussi pour faire une expérience nouvelle.

Il a dit en partant que très probablement il réussirait.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce matin le blessé est encore là.

—Peut-on le voir, madame ? demanda timidement Thérèse.

—Ah ! ça non, par exemple, c'est bien défendu, pas avant un jour ou deux. Il est tellement faible !....

Il paraît qu'il a déjà eu trop d'émotions ces jour-ci.

—Alors, comment saurons-nous ?

—Vous reviendrez me voir, je vous donnerai des nouvelles tous les jours.

Si vous ne me trouviez pas ici, vous demanderiez Mme Mathieu.

—Bon, bon, merci bien, ma bonne dame, dit Victor qui se mit en devoir de descendre aussitôt l'escalier, pressé de fuir ce lieu qui l'impressionnait péniblement.

Mais Thérèse demeurait près de la porte vitrée, les regards ardemment fixés dans la salle où tout dormait encore.

—Madame, faites-moi voir son lit ? supplia-t-elle.

—Oh !.... ça ne vous avancera guère, ils se ressemblent tous.

—Tout de même, je voudrais savoir où il est ?

—Eh bien, tenez, le douzième, là, sur la rangée de droite.

Alors Thérèse compta de l'œil, et durant quelques minutes elle resta collée contre la vitre, les regards obstinément attachés sur le lit qu'elle apercevait tout blanc, fermé par ses quatre rideaux de calicot.

Enfin elle se retira, en exhalant un grand soupir, et, transfigurée, maintenant qu'elle croyait son fils adoptif sauvé, elle redescendit l'escalier plus alerte, toute son énergie reconquise.

Au moment où elle arrivait à la loge du concierge, derrière son mari, elle s'arrêta subitement, comme clouée au sol par la stupéfaction.

Victor, lui aussi, venait de s'arrêter court, et il demeurait les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte sans parler, tant il éprouvait de surprise.

Enfin une double exclamation jaillit en même temps de leurs lèvres :

—Monsieur Jacques !

—Vous, vous ici ! fit ce dernier qui les reconnut aussitôt et leur sourit avec bienveillance.

C'était bien, en effet, M. Jacques qui, parti de Château-Thierry, on s'en souvient, après le tragique sauvetage de Madeleine, avait pris un expresse dans la nuit. Après avoir passé deux heures au buffet de la gare de l'Est, il s'était mis en route, dès le jour, pour l'hôpital où gisait son malheureux fils agonisant.

Lui aussi avait dû parlementer avec le portier gardien, mais plus expérimenté que les Ledoux sur la faiblesse humaine, et aussi sur l'étonnante puissance de conviction que revêt l'argent—ce Dieu du siècle — il avait usé tout de suite de cet argument irrésistible.

Et il allait à son tour monter à la salle Nélaton, lorsque sa rencontre inopinée avec les braves gens qui avaient élevé André le retint un instant.

En peu de mots, d'ailleurs, Thérèse le mit au courant de la situation du blessé.

A ce récit, M. Jacques respira, sa physionomie, jusqu'alors contractée par une horrible inquiétude, se rasséréna subitement.

—C'est bien, dit-il à Thérèse, je verrai moi-même le médecin en chef, à l'heure de sa visite, et aussi le directeur.

Et soyez certaine que tout ce qu'il sera possible de faire pour améliorer le sort d'André, je le tenterai.

Comptez donc sur moi, et si vous le voulez bien, ne revenez pas ici avant que je vous aie donné d'autres nouvelles.

Où logez-vous ?

—Hôtel de Mâcon, sur le boulevard, tout près de la gare.

—Bon, je vous trouverai là. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter à déjeuner ?

—Oh ! tout de même, c'est trop d'honneur, monsieur Jacques, affirma Victor confus.

—Allons, madame Ledoux, acceptez, insista le beau-frère de Doltaire en se tournant vers Thérèse qui demeurait maintenant silencieuse.

En soi, elle réfléchissait, essayait de définir à quel mobile puissant obéissait M. Jacques pour avoir pris la peine de venir à Paris si vite s'informer d'André.

Elle se demandait aussi comment, ignorant la veille au soir du sort de son ingénieur, il avait pu, en si peu de temps, se trouver renseigné si exactement.

Et l'idée préconçue qu'il savait avant cela quelque chose lui revint plus nette, plus impérieuse, car elle ne pouvait pas s'imaginer qu'il eût vu Madeleine Dallebois.

Cependant sa curiosité féminine voulait être satisfaite—car elle n'abdique jamais ses droits—et de secrets pressentiments lui disaient qu'entre l'usinier et son fils il y avait un lien mystérieux qu'elle ignorait et qu'elle voulait connaître absolument.

Aussi lorsque son interlocuteur lui offrit à déjeuner, en s'adressant plus particulièrement à elle, ce fut sans embarras et même avec une satisfaction évidente qu'elle répondit :

—Oui, monsieur, nous acceptons, nous serons tout à fait honorés d'être avec vous.

—A la bonne heure.... Dans ce cas, attendez-moi à votre hôtel, vers onze heures, car j'ai plusieurs courses à faire dans la matinée.

En achevant ces mots il sortit de la loge, suivi de Thérèse et de Victor, puis il prit aussitôt congé en leur serrant cordialement les mains.

Et tandis que les Ledoux, fort intrigués, se communiquaient leurs réflexions réciproques au sujet de son intervention et de sa sollicitude, il partit vers le boulevard Rochechouart.

Arrivé là, il regarda l'heure à sa montre : sept heures et demie seulement !

C'était bien tôt pour se rendre où il voulait aller, cependant il n'hésita pas longtmps, il fit signe à un cocher de fiacre qui sortait de son dépôt et, tout en montant dans la voiture, il jeta cette adresse :

—Rue de Monceau, 29.

Vingt minutes plus tard, il descendait au numéro indiqué, pénétrait dans la loge de la concierge et demandait le docteur Le Pallu.

—Deuxième porte en face, cria la brave femme, stupéfaite de cette visite matinale.

Lentement, pour se donner le temps de grouper ses idées, de savoir exactement ce qu'il allait dire, M. Jacques gravit les degrés recouverts d'une épaisse moquette, aux dessins élégants.

Enfin il sonna doucement à la porte indiquée, et comme le domestique qui venait d'ouvrir s'étonnait, prêt à l'éconduire, M. Jacques lui mit un louis dans la main, en le priant de faire passer sa carte au docteur pour un cas urgent.

Le valet de chambre, curieux par état, lut la carte ainsi libellée :

"Comte Jacques de Presles."

Et, avec un salut obséquieux, il dit :

—Si monsieur veut entrer au salon, et attendre, je vais prévenir M. le docteur.

M. Jacques s'assit commodément, dans l'un des nombreux